
L'élevage, un partage de sens entre hommes et animaux : intersubjectivité des relations entre éleveurs et animaux dans le travail

Thèse pour le doctorat de l'Institut national agronomique Paris-Grignon sous la direction de Joseph Bonnemaire, soutenue le 7 septembre 2001 à l'Institut national agronomique devant un jury composé de Joseph Bonnemaire, Jacques Bougler, Robert Dantzer (rapporteur), Christophe Dejours (rapporteur), Vinciane Despret, Michèle Salmona et Jean-Pierre Tillon, mention très honorable avec les félicitations du jury.

Jocelyne Porcher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/278>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2001

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Jocelyne Porcher, « L'élevage, un partage de sens entre hommes et animaux : intersubjectivité des relations entre éleveurs et animaux dans le travail », *Ruralia* [En ligne], 09 | 2001, mis en ligne le 25 septembre 2002, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/278>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

L'élevage, un partage de sens entre hommes et animaux : intersubjectivité des relations entre éleveurs et animaux dans le travail

Thèse pour le doctorat de l'Institut national agronomique Paris-Grignon sous la direction de Joseph Bonnemaire, soutenue le 7 septembre 2001 à l'Institut national agronomique devant un jury composé de Joseph Bonnemaire, Jacques Bougler, Robert Dantzer (rapporteur), Christophe Dejours (rapporteur), Vinciane Despret, Michèle Salmona et Jean-Pierre Tillon, mention très honorable avec les félicitations du jury.

Jocelyne Porcher

- 1 Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à la question du " bien-être animal ", au " bien-être animal " entre guillemets, en tant qu'objet scientifique, et à rencontrer des chercheurs qui travaillaient sur ce thème, j'ai été très étonnée de constater que deux points qui me paraissaient essentiels dans cette problématique étaient laissés de côté. Premièrement, le fait qu'elle concerne des animaux *d'élevage* donc des éleveurs et des systèmes d'élevage. Deuxièmement, le fait que de nombreux éleveurs manifestent de l'attachement pour leurs animaux. Et l'attachement, l'affectivité, la communication, il me semblait que cela avait quelque chose à voir avec le bien-être.
- 2 Mais pour aborder scientifiquement la question affective entre éleveurs et animaux dans le cadre du travail, il fallait rompre avec le béhaviorisme implicite des comportementalistes chargés du " bien-être animal " et rompre aussi avec la primauté de la logique économique dans la façon d'aborder cette thématique, ce qui ne veut pas dire faire comme si le contexte économique des activités d'élevage et leurs finalités productives n'existaient pas mais, pour les besoins de la recherche, les mettre en arrière plan, penser d'abord l'être affectif avant de penser l'être économique. Cela voulait donc dire changer de points de vue, autant sur les éleveurs que sur leurs animaux, changer d'objets de recherche et donc de cadres théoriques.

- 3 Mes résultats permettent de conclure que l'affectivité fait partie du travail en élevage, et que les éleveurs suivraient la raison de leurs émotions si l'organisation du travail ne réprimait pas la part affective et n'empêchait pas l'expression des comportements libres. Mon travail montre que cette répression est facteur de souffrance pour les animaux comme pour les hommes. L'importance de l'affectivité dans la relation des éleveurs à leurs animaux conduit à appréhender le bien-être du point de vue de la relation et du système d'élevage bien davantage que du point de vue de l'organisme animal.

Le “ bien-être animal ” : une thématique ambiguë

- 4 La thématique du “ bien-être animal ” est scientifiquement très ambiguë. Elle émerge il y a une vingtaine d'années en France, à la fois en tant qu'interrogation critique sur les conditions de vie des animaux en systèmes industrialisés et sur les conditions de travail des personnes. L'influence négative de ces systèmes du point de vue de la santé des animaux et donc des performances est soulignée par Dantzer et Mormède dès 1979. Des travaux d'économistes, de sociologues et de psycho-sociologues, comme Michèle Salmona, Pierre Alphandéry, François Colson, Jacques Rémy... montrent par ailleurs les limites économiques du processus d'industrialisation et les dégâts qu'il peut provoquer sur la santé mentale des éleveurs. On est sur un terrain critique, qui concerne à la fois les hommes et les animaux. Je considère que ma question de recherche se situe pour une très grande part dans le fil de ces travaux.
- 5 À partir de ces années-là, non seulement l'industrialisation de l'élevage ne s'arrête pas, mais le processus au contraire s'amplifie. D'un point de vue scientifique, la question du traitement des animaux d'élevage en systèmes industriels se transforme en “ bien-être animal ”, c'est-à-dire en question sur l'adaptation des animaux aux systèmes industriels. La question des conditions de travail des éleveurs et des salariés est, elle, complètement mise en veilleuse malgré les résistances de nombreux éleveurs au processus d'industrialisation.
- 6 On est donc passé en vingt ans d'une critique des systèmes industriels qui était partagée par une partie des citoyens, qu'ils fussent éleveurs, protecteurs des animaux ou chercheurs, à une situation de plus en plus conflictuelle, qui oppose, en première analyse, d'un côté les éleveurs et de l'autre les protecteurs des animaux auxquels se rallie une partie de la société, tandis que les scientifiques se posent en producteurs de faits objectifs.
- 7 Dans les élevages donc, la pression productive s'intensifie, à la fois pour les animaux et pour les hommes, et des normes de “ bien-être animal ” apparaissent qui résultent pour une petite part des travaux des scientifiques, qui posent leurs questions en référence au stress et en termes de seuil d'acceptabilité sociale des systèmes industriels, et pour beaucoup du *lobbying* européen de la protection animale, qui développe des positions de plus en plus radicales contre l'élevage industriel voire contre l'élevage tout court.
- 8 Cette évolution normative, qui s'est opérée de façon ponctuelle et sans cohérence globale du point de vue des systèmes, a en fait permis la poursuite de l'intensification des *productions animales*. Du point de vue de la santé des hommes et des animaux, on est progressivement passé d'une situation de douleur visible à un état de souffrance invisible. Je donnerai ici brièvement un exemple de cette évolution normative, qui s'opère de façon ponctuelle et sans cohérence globale du point de vue des systèmes, pour montrer qu'elle

ne conduit à rien de positif, ni pour les animaux, ni pour les éleveurs, ni pour les protecteurs des animaux.

- 9 Le système d'attache des truies gestantes par collier ou sangle est aujourd'hui interdit et remplacé par un système de contention en cage, qui va être lui aussi interdit sur la durée entière de la gestation à partir de 2013. Que noter dans cette évolution ? Dans le premier cas, la sangle ou le collier contraignent durement l'animal, et si l'éleveur omet d'ajuster la sangle aux variations d'état corporel de l'animal, la sangle s'incruste profondément dans la peau. C'est sans doute extrêmement douloureux pour l'animal. Dans le second cas, l'animal est complètement entouré de barreaux. Il n'y a rien de douloureux à proprement parler. La contention ne laissera pas de traces sur le corps de l'animal. Mais si l'animal n'éprouve pas de douleur aussi flagrante et visible que dans le premier cas, je postule qu'il est en revanche en état de souffrance augmentée par rupture des liens avec autrui, avec ses congénères notamment, mais également avec l'éleveur. Dans le premier cas, l'animal pouvait avoir un contact physique avec ses congénères proches, et l'éleveur devait nécessairement avoir un contact avec les animaux pour travailler. Avec une truie entourée de barreaux, les éleveurs peuvent intervenir comme ils le souhaitent, piqûres, insémination... sans risque de riposte de l'animal ; l'éleveur ne craint plus de se faire mordre. Certaines tâches se font donc avec plus d'efficacité. On peut augmenter le nombre d'animaux dans l'atelier. Cette évolution paradoxale au nom du "bien-être animal" m'a conduite à penser que l'on ne pouvait pas appréhender le bien-être des animaux sans le resituer dans le contexte global du travail. Il me semblait nécessaire d'étudier ensemble les conditions de vie des uns et des autres puisque aussi bien hommes et animaux partagent un même espace de travail.
- 10 Mes enquêtes de terrain et des travaux antérieurs m'ont amenée à mettre en évidence la force de la relation affective dans les discours des éleveurs. Le bien-être est présenté par eux comme un état nécessairement partagé. C'est pourquoi j'ai fait l'hypothèse que le bien-être renvoyait peut-être moins à une histoire d'équipements qu'à une histoire de relations de travail. J'ai donc ainsi posé ma question de recherche : l'implication affective des éleveurs pour leurs animaux et la communication entre éleveurs et animaux participent-ils du travail en élevage et du bien-être des animaux et des personnes ?

Étudier l'homme et l'animal ensemble au travail

- 11 Pour répondre à cette question, qui déplace le thème du "bien-être animal" de la biologie et du béhaviorisme¹ vers la question du travail, c'est à dire des sciences de la nature vers les sciences humaines, il m'a fallu faire appel à des disciplines qui n'entrent pas dans le champ ordinaire de la zootechnie. La zootechnie, et particulièrement la recherche sur les systèmes d'élevage, est bien sûr la toile de fond de mon travail. Mais il me fallait aussi penser le travail, comme un ensemble englobant l'homme et l'animal, ainsi que l'affectivité, la communication et le comportement. C'est pourquoi je me suis appuyée sur la psycho-dynamique du travail, l'école de Palo Alto et la psychologie phénoménologique².
- 12 Mon dispositif de recherche comprend un important volet qui porte sur les représentations et attitudes qu'ont les éleveurs vis à vis de leurs animaux, de leur travail et de leur métier, et un volet qui porte sur le comportement des animaux. Pour ce qui concerne les éleveurs, mon dispositif combine un aspect qualitatif, sous forme d'entretiens non directifs, et un aspect quantitatif, sous forme de questionnaires destinés

à valider et à généraliser les résultats des entretiens. Il réunit des méthodes de la psychosociologie (des entretiens) et celles de la psychologie différentielle (des questionnaires psychométriques). J'ai ainsi construit un questionnaire d'implication affective des éleveurs envers leurs animaux et un questionnaire portant sur le rapport intime et social au travail et au métier. J'ai proposé chacun de ces questionnaires à 197 éleveurs, majoritairement du grand Ouest et pour partie de Franche-Comté et du Limousin. J'ai également fait chez certains éleveurs des séquences vidéo standardisés des animaux, ce que j'ai appelé mon "questionnaire Animal", afin d'interroger et de comparer les représentations des éleveurs, telles que données par les questionnaires, et le comportement des animaux dans le système.

Affectivité, souffrance et organisation du travail

- 13 Les résultats de mon questionnaire relatif à l'implication affective des éleveurs envers leurs animaux permettent de conclure que pour une majorité d'éleveurs l'affectivité fait partie du travail, et elle est nécessaire pour bien travailler, même si c'est un travail qui n'est pas reconnu. Les analyses statistiques mettent en évidence deux types d'attitudes envers les animaux qui, en positif ou en négatif, impliquent l'affectivité des personnes. Une attitude de pouvoir et une attitude d'amitié. Ces attitudes sont cohérentes et rassemblent des représentations de l'animal, de soi et du métier qui participent bien d'un même système de pensée.
- 14 Les résultats de ce questionnaire conduisent à six grandes conclusions : 1) les éleveurs font majoritairement état d'une place pour les sentiments dans le cadre de leur travail ; 2) la relation aux animaux d'élevage place l'éleveur dans une relation de *service* davantage que dans un rapport d'exploitation : c'est l'éleveur qui est supposé s'adapter à l'animal et non l'inverse ; 3) la question de la souffrance des animaux en élevage industriel n'est pas réductible à leur productivité ; 4) les résistances régionales au modèle dominant ont perduré et elles semblent faire la preuve aujourd'hui de leur pertinence ; 5) l'enseignement agricole est un facteur de dés-investissement affectif envers les animaux ; 6) le nombre d'animaux accru dans les exploitations modifie les représentations du métier d'éleveur
- 15 Ces résultats vont à l'encontre des représentations technicistes et rationnelles de l'élevage comme activité de " productions animales " imposées par les techniciens et la recherche agronomique depuis les débuts de l'élevage industriel ³, c'est-à-dire en France depuis le milieu du XIX^e siècle et plus fortement encore depuis les années 1950. On ne peut manquer de noter en effet que si le processus d'industrialisation de l'élevage, notamment de volailles et de porcs, s'accélère dans les années 1960-1980, la volonté de faire de l'élevage un ensemble d'activités industrielles rentables, c'est-à-dire d'intégrer l'agriculture à l'économie capitaliste, est affirmée en France dès le XIX^e siècle, et plus précocement encore en Angleterre ou aux États-Unis.
- 16 En dépit des pressions fortes qui ont été exercées sur les éleveurs, ceux-ci ont gardé un lien d'ordre affectif envers les animaux et ce lien est considéré par eux comme partie prenante de leur travail et comme élément constitutif de leur métier. Mais l'expression de cette part affective dépend fortement du système de production et des règles du travail. Les résultats statistiques du questionnaire sur le rapport intime et social au travail montrent un facteur général prépondérant d'anxiété et de démission face au métier. Les statistiques de groupes mettent en évidence une plus forte présence des

éleveurs du grand Ouest sur ce facteur général en opposition notamment aux éleveurs du Limousin. On peut conclure que de façon majoritaire les éleveurs souffrent d'une perte d'autonomie, c'est-à-dire d'une perte de la liberté d'agir dans le travail. Ils sont contraints, ils sont “ *coincés* ”.

- 17 Si nous nous reportons maintenant aux résultats de ce que j'ai appelé mon “ questionnaire Animal ”, et à l'état actuel des “ productions animales ”, on ne peut que constater que les animaux souffrent majoritairement, eux aussi, d'une perte d'expression des comportements libres. 70 millions de porcs, veaux, taurillons... en engraissement notamment, et un milliard de volailles, sont *produits* en France, car, dans ces conditions, je ne dirai pas *élevés*. On constate qu'il y a d'une manière générale pour ces animaux une perte du rapport au monde et à autrui. C'est à dire qu'il y a une perte de la relation au monde propre de l'animal, une perte de la relation autonome aux congénères et à l'éleveur. Cette perte de rapport au monde est une perte de sens. Elle est facteur de souffrance.

L'élevage est un lien social

- 18 L'ensemble de ces résultats, dans le contexte actuel de questionnement sur les moyens et les finalités des activités d'élevage conduisent à s'interroger sur le fond même de ce qu'est l'élevage et à éclairer d'un jour nouveau les questions qui ont guidé cette recherche à son commencement.
- 19 Mes résultats montrent que le rapport à l'animal d'élevage est fondamentalement perçu par les éleveurs comme une relation d'échange. Dans les débats actuels, qui poussent à redéfinir la place des animaux dans la société occidentale et qui croisent protection des animaux, droits des animaux, contrat domestique, utilitarisme et libération animale, je pense que, bien plus que du domaine du contrat et du droit, la relation que nous entretenons avec les animaux peut donner lieu à une analyse fondée sur le don. Donner, recevoir, rendre, constitue en effet la trame des échanges entre éleveurs et animaux : le lien importe plus que le bien. La relation se forge, ainsi que la décrit Marcel Mauss du point de vue des sociétés humaines, entre obligation et liberté, entre intérêt et désintéressement. C'est ainsi qu'elle se construit à titre particulier entre l'éleveur et ses animaux mais également au titre de la société globale dans notre rapport à l'animal, y compris “ familial ”.
- 20 Concrètement, et du point de vue de l'évolution des systèmes d'élevage, il me semble important de noter le lien qui existe entre représentations et techniques. Si l'essence de la technique c'est l'être lui-même, son évolution est fondamentalement en relation avec la façon dont nous construisons notre rapport au monde vivant. C'est ce qui permet de penser que l'évolution des représentations liées à l'élevage, ou la prise en compte de ces représentations, générera des techniques nouvelles. L'exploitation industrielle des animaux a réprimé le lien au profit du bien et du premier des biens dans notre société : l'argent. Il importe aujourd'hui, non pas de rompre nos liens avec les animaux, mais de redonner à la relation sa place prépondérante, “ d'attacher mieux ” et d'apprendre à vivre et à travailler avec les animaux en bonne amitié et intelligence.

NOTES

1. Je fais ici référence à un béhaviorisme d'autant plus basique qu'il est *implicite* et qui s'appuie en grande partie sur deux grands principes " watsoniens " : 1) le comportement n'est que l'ensemble des réactions de l'organisme aux sollicitations du milieu interne ou externe ; 2) la pensée est un type particulier de comportement. Le béhaviorisme est une théorie de la psychologie développée par J.B. Watson (1878-1958), en partie sur la base des travaux de I. Pavlov (1849-1936), qui réfute la subjectivité et la notion de conscience et met en avant le comportement de l'individu, notamment en expérimentation, en tant qu'il est le seul élément réellement observable de la psychologie. La psychologie est alors une science objective, rattachée aux sciences expérimentales de la nature. Ce n'est pas la référence au béhaviorisme que je questionne ici, mais l'absence, dans de nombreux travaux, de l'explicitation de ce référent théorique qui permettrait de comprendre le sens des résultats des expériences engagées avec les animaux.

2. La psychologie phénoménologique se rattache à la phénoménologie et s'inscrit contre la psychologie objective, notamment le béhaviorisme. Erwin Straus (1891-1975), dans *Le sens des sens* montre, à partir d'une critique des travaux de I. Pavlov, l'importance de la subjectivité, du corps, de l'environnement, du cadre spatio-temporel... dans le comportement. " Le sujet est un corps vivant dans un monde à signification intentionnelle. Il n'est pas un pur système réactif comme l'imagine le béhaviorisme " (G. THINES, *Phénoménologie et science du comportement*, Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur 1980, p. 19).

3. Ce concept d'" élevage industriel " ne fait pas, à ma connaissance, l'objet d'une définition consensuelle, ce qui explique les débats récurrents et contradictoires sur " industrialisation ", " modernisation ", " rationalisation " ... Je propose de définir ainsi ce concept : l'élevage industriel est l'ensemble des activités fondées sur la division du travail et la spécialisation qui ont pour objet l'exploitation à grande échelle d'animaux domestiques en vue de leur transformation en biens de consommation avec le meilleur rendement technique et financier possible. Concernant l'antériorité de ce projet, je renvoie à la lecture de K. Kautsky (*La question agraire*, 1900) et de K. Marx. Marx a largement anticipé l'évolution de l'agriculture et de l'élevage industriel (et plus largement de l'industrialisation du vivant) en précisant que la petite agriculture est " incapable d'affronter la concurrence de la grande agriculture capitaliste, car elle exclut par sa nature même le développement des forces productives sociales du travail, la concentration des capitaux, l'élevage à grande échelle, l'application progressive de la science à la culture " (Karl MARX, *Le capital, livre III, tome III*, Paris, Éditions sociales, 1955, cité par G. DUBY et A. WALLON, 1976, *Histoire de la France rurale*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, tome 4, p. 405). Je renvoie également à la lecture des zootechniciens fondateurs de la discipline, notamment E. Baudement, A. Sanson et leurs successeurs, chez qui ce projet *industriel* est affiché sans ambiguïté.